

MÉLANGES

OFFERTS A

M. ÉMILE CHATELAIN

MEMBRE DE L'INSTITUT
DIRECTEUR-ADJOINT A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES
CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR SES ÉLÈVES ET SES AMIS

15 AVRIL 1910

LOUIS HAVET
La lacune des « Captifs ».



PARIS (VI^e)

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1910

LOUIS HAVET

LA LACUNE DES CAPTIFS

I

Nonius p. 220 : « *Pilleus generis masculini. Plautus Captivus : pilleum quem habuit diripuit eumque ad caelum tolit* ». On s'accorde à corriger *diripuit* (var. *dirripuit*) en *deripuit*. Je cite le verbe final sous la forme *tolit*, qui est celle de E ; c'est évidemment la leçon ancienne, en dépit de la généalogie des mss., et le *tollit* que les autres mss. substituent n'est qu'un arrangement grossier du barbarisme ; ou peut-être une méprise sur une surcharge, si un *u*, corrigeant *tolit* en *tulit*, a été indûment lu *ll* ; un *tolit* de l'archétype ne serait pas invraisemblable. Quoi qu'il en soit de l'origine de *tollit*, la seule leçon utile est passée sous silence dans le Nonius de Lindsay ; rien ne montre mieux comment une confiance aveugle dans la « classification » est dangereuse pour la méthode. Cf. mes observations sur les leçons utiles du seul J de Plaute, *Revue de philol.* 1904 p. 173.

Tolit coordonné à un parfait *-ripuit*, c'est à n'en pas douter *tulit*. Et comme, jusqu'à preuve contraire, une citation poétique faite par un grammairien doit être présumée commencer avec un vers (principe trop souvent méconnu des critiques), il est probable que le fragment conservé par Nonius est un trochaïque septénaire *Pilleum...tulit*.

Dans ce trochaïque présumé, il y a un mot suspect, c'est *eum*. Si le *pilleus* est à la fois l'objet que le personnage tire de dessus sa tête et l'objet qu'il élève vers le ciel, les deux mouvements n'en font qu'un, et par conséquent les deux verbes doivent avoir un seul et même régime. Oïseux, ou plutôt barbare, au point de vue du poète, *eum* est inutile au point de vue du citateur ; et en effet le genre masculin, qui est la raison d'être de la citation, reste suffisamment marqué par *quem*.

La suspicion qui atteint *eum* tend à confirmer l'hypothèse du septénaire trochaïque. Si en effet *eum* était authentique, le second hémistiche serait faux (ce qui a

conduit Bothie à conjecturer à la fin <sus>tulit). Si *eum* doit être corrigé, il sera possible de rétablir le mètre en même temps qu'on donnera satisfaction à la latinité. La correction à chercher est soumise à deux conditions. D'une part, elle devra fournir un pied trochaïque, c'est-à-dire soit un trochée ou sa monnaie, soit un spondée ou sa monnaie; d'autre part elle devra être en harmonie avec les circonstances dramatiques que comporte la donnée des Captifs.

Le *pilleus*, on le sait, symbolise le passage de l'esclavage à la liberté. Il est donc aisé d'identifier le personnage coiffé d'un *pilleus*; c'est Philopolème, fils aîné d'Hégion, fait prisonnier à la guerre par les Éléens, et devenu chez eux esclave du médecin Ménarque. Au cours de la pièce, Philopolème redevient libre et rentre dans sa patrie; au vers 922, il apparaît sur la scène à côté de son père. C'est donc lui qui peut enlever son *pilleus*, soit par démonstration d'allégresse, soit pour se faire reconnaître de loin aux personnes qui guetteraient son arrivée; c'est ainsi que nous agitions un mouchoir en signe de bonjour ou d'adieu. A Paris, j'ai vu des personnes qui se croisaient en voiture découverte se congratuler de loin au moyen du journal qui contenait la bonne nouvelle.

Philopolème donc ôtait son *pilleus*, mais est-ce le *pilleus* qu'il élevait vers le ciel? Rien ne l'indique plus, une fois qu'on a mis *eum* en suspicion; cela d'ailleurs n'est guère probable. Chez nous, « lever les bras au ciel » est une locution plaisante, hyperbolique par moquerie, et qui ne peut contribuer à authentifier une tournure latine employée avec sérieux. Dans Névius, Amulius lève bien *ad caelum* les mains ou la main (*hîr* ?) mais il s'agit d'un geste rituel, et là le ciel est le séjour des dieux. On présumera le même sens dans le vers tragique *Tetulit senilis... ad caelum manus*. Dans un autre fragment tragique, la gloire élève Télamon *ad caelum*; dans Attius Triton, qui bouleverse les profondeurs avec son trident, dresse *ad caelum* une masse rocheuse. Un nuage de poussière peut monter *ad caelum* (Enn. ap. Non. 217) quand se meut une armée ou un troupeau, mais non quand un individu ôte son bonnet. La seule chose que l'individu puisse porter au ciel, c'est sa voix. Ennius : *Clamor ad caelum uoluendus per aethera uagit*. Ennius encore : *Tollitur in caelum clamor exortus utrisque* (l. -*imque*). Et si Philopolème libéré, abordant au port, salue quelque personne amie d'un geste joyeux, il est naturel qu'il joigne au geste le cri. Donc c'est la désignation d'un cri que cache le *eum* corrompu.

Comme cette désignation de cri doit former un pied trochaïque, le problème est maintenant assez étroitement déterminé. Je corrige sans hésiter EVM en EVAX. *Euax* est une interjection rare (cinq exemples, tous dans Plaute), exposée par conséquent à être méconnue et altérée. L' M de EVM a été faite de deux couples de traits obliques. Pour la confusion de Λ (= a) avec une « moitié d'M », cf. *Rev. de philol.* 1904, p. 69. Pour la confusion entre X d'une part, Λ ou une moitié d'M d'autre part, les exemples ne manquent pas : *scrupex* R, Virg., A. 6,238; *Anauris* R 10,545; *mixta ea utroque* Donat, Ad. praef. 1,2; Plaute, Amph. 783 *easolue* E

(*eam solue* les autres mss. ; la « classification » empêche Leo et Lindsay de mentionner la leçon utile) ; Men. 823 *exaigrasti* pour *emigr-* ; T. Live 34,37,3 *cum [ex] ca quae imperarentur exposuisset*. Dans Plaute, Trin. 23, [*non mala*] *noxia, non mala* s'explique comme arrangement d'un NOALA = NOXIA. Cas. 517 *curam exime*, à lire avec Bücheler *cur amem me* (XI = M). Juvénal 7,237 : *Figite ut maiores* pour EXIGITEVTMORES ; l'a d'excédent de *majores* est sans doute un fourvoiement de l'X restituée en marge (d'abord omise, EIGITE ? plutôt lue R, ERIGITE, et ponctuée). — L'origine de la faute *eum* n'a donc rien de mystérieux. Quant à la correction *euax*, elle convient à la situation. « Exultantem significat », dit déjà Diomède de l'interjection *euax*, et Richter, après examen des cinq exemples connus, la traduit par *juchhe*. Le vers de Plaute était donc bien un trochaïque septénaire :

Pilleum quem habuit deripuit, euaxque ad caelum tulit.

Philopolème, prisonnier de guerre libéré, porte le *pilleus* comme eût fait un affranchi de naissance servile. Un tel spectacle devait paraître naturel aux contemporains de Plaute. Eu 201 (T. Live 30,45,5), Quintus Térentius Culleo suivit le triomphe de Scipion coiffé du *pilleus*.

II

Où placer dans les Captifs le vers ainsi reconstitué ? Schoell soupçonne qu'il n'était nulle part dans les Captifs, et que la citation de Nonius donne un titre de comédie inexact ; il songe à la Carbonaria. L'hypothèse est étrange ; les esclaves de comédie sont volontiers affranchis au dénouement, pour avoir servi les jeunes maîtres amoureux ; mais ici il ne s'agit pas d'un dénouement, puisque l'attitude d'un esclave libéré est racontée au parfait. Les Captifs, la seule de nos vingt-six comédies latines où il ne soit pas question d'amours ou d'amourettes, est aussi la seule où une libération d'esclave joue un rôle dans l'intrigue. Elle est la seule où un captif devienne libre au cours de l'action (quand une femme est affranchie par un leno, elle est en réalité achetée par son amant ; la considération de l'amour passe alors avant celle de la liberté ; il n'est jamais dit, d'ailleurs, qu'une affranchie arbore le *pilleus* à la façon d'un homme) (1). Si donc Nonius n'avait pas nommé les Captifs, c'est à cette pièce que le vers par lui cité devrait être attribué conjecturalement. A supposer qu'une pièce perdue eût roulé sur un sujet analogue, par quel

(1) L'homme a une raison de porter un bonnet, c'est qu'il est *raso capite caluus* (Amph. 462).

étrange hasard le copiste eût-il remplacé le nom de cette pièce précisément par celui des Captifs ? Je ne puis comprendre que Schoell et d'autres après lui aient douté d'un témoignage à la fois si positif et si plausible. Il eût été moins bizarre de soupçonner l'existence de quelque « récession » spéciale des Captifs (on sait que pour cette pièce nous avons deux rédactions du dénouement). Mais il n'y a pas à faire d'hypothèses ; il n'y a qu'à accepter le témoignage et à le suivre dans ses conséquences nécessaires.

Le vers provenant très certainement des Captifs, on peut affirmer qu'il était prononcé par le parasite dans le scène IV 11, laquelle est justement en trochaïques. Le parasite en effet arrive du port exprès pour annoncer à Hégion une excellente nouvelle, tout ce qu'il souhaite (le retour de son fils aîné Philopolème, esclave en Elide) et même plus (la capture de l'esclave fugitif qui a jadis enlevé son fils cadet en bas âge). Après diverses bouffonneries, en partie ajoutées après coup, le parasite somme Hégion d'allumer un grand feu, de faire laver la vaisselle, d'envoyer acheter des victuailles, de lui offrir, à lui parasite, un sacrifice d'actions de grâces. Enfin il en vient au fait (vers 872). Je t'apporte une joie, lui dit-il. *Ton fils, je viens de le voir* au port, bien portant, dans le canot public. Avec lui était le jeune Éléen, et aussi ton esclave Stalagme, celui qui en fuyant de chez toi a enlevé jadis ton petit enfant. Tu te moques de moi, dit Hégion. Et le parasite : par la sainte Satiété, je te dis que je l'ai vu. Mon fils ? Ton fils. Et mon captif l'Éléen ? Oui. Et Stalagme ? Oui. Et le parasite appuie des *Oui* de jurons qui sont des calembours gréco-latins. Hégion se fâche de ce badinage ; *c'est*, répond le parasite, *que tu ne veux pas me croire quand je parle sérieusement.*

Il est singulier, dans ce dialogue où Hégion met en doute la véracité du parasite, que celui-ci n'ajoute rien à son résumé initial, d'ailleurs si précis (j'ai vu ton fils bien portant, et l'Éléen, et Stalagme). Il ne cite aucun de ces détails particuliers qui donnent l'impression du réel. Il ne dit ni : J'ai parlé à ton fils, ni : Ton fils m'a parlé ; Hégion, non plus, ne lui demande rien de tel.

On remarquera que le parasite ne connaît pas réellement le jeune Éléen dont il parle sans explications (*illum adulescentulum Aleum*, 874). Hégion avait acheté ce captif la veille (111). Le parasite l'a aperçu enchaîné avec un camarade (113), mais n'a rien appris de personnel sur l'un ou sur l'autre. Il a quitté Hégion pour se mettre en quête d'un bon dîner (179, 184), et par conséquent il n'a point assisté aux conversations entre les deux captifs et leur acquéreur. Revenant bredouille du forum, il a passé devant la maison d'Hégion, et traversé alors toute la scène pour aller chercher meilleure fortune au port (496) ; il n'a pas profité de l'occasion pour parler soit à Hégion (qui d'ailleurs se trouve être sorti avec le captif Éléen), soit à quelqu'un de la *familia*. C'est du port qu'il revient maintenant ; là il n'a pu rien apprendre. Est-il croyable qu'il converse longuement avec Hégion sans lui laisser voir comment il est au courant ? Et quand Hégion doute de sa parole, ne devrait-il pas lui dire :

La preuve que je n'invente pas, c'est que je puis te dire l'histoire du jeune Éléen qui ramène ton fils ?

Sur Stalagme aussi le parasite devrait s'expliquer. Stalagme est parti il y a dix-neuf ans (980); le parasite est-il assez âgé pour l'avoir connu avant sa fuite? Est-il sûr de le reconnaître après un si long intervalle, simplement pour l'avoir aperçu chargé de chaînes dans un canot? Ne s'est-il pas demandé par quel miracle Stalagme est retrouvé en même temps que Philopolème est libéré? Noter que cette coïncidence n'est expliquée nulle part aux spectateurs; elle est d'autant plus merveilleuse que Stalagme est inconnu du jeune Éléen (985). Pour Hégion, l'annonce d'un retour inattendu de Stalagme doit être un sujet d'étonnement et de défiance; ce pourra être un sujet de confiance, si le parasite expose par le menu comment il est renseigné.

Aucune parole, pourtant, n'est échangée au sujet de Stalagme, non plus qu'au sujet du jeune Éléen. Sans qu'on devine pourquoi, Hégion incline enfin à se fier aux affirmations du parasite: Dis-moi, est-ce de bonne foi que tu m'as parlé? Oui, de bonne foi. Dieux immortels! je renaiss à la vie, si tu dis la vérité. Eh quoi, douteras-tu encore, quand je te fais un serment solennel (*sancte quom ego iurem tibi*; cf. 877)? enfin, Hégion, si mon serment ne te suffit pas, va voir au port. C'est ce que je vais faire. — En somme, la scène a longuement piétiné sur place; soudain on la voit aboutir sans motif. Donc il y manque quelque chose. Donc c'est bien là (au surplus, ce ne peut-être nulle part ailleurs) qu'il convient d'insérer le vers cité par Nonius. Il fait partie d'un groupe de vers perdus, soit qu'un copiste ait sauté quelques lignes par distraction, soit plutôt qu'un feuillet ait été perdu. A supposer qu'il s'agisse du ms. mutilé, à 19 lignes la page, qui semble expliquer les lacunes de l'*Asinaria* (*Rev. de philol.* 1905 p. 101 note), Nonius aurait sauvé pour nous 1 vers sur 38.

La place exacte de la lacune me semble pouvoir être précisée. La lacune est forcément postérieure aux vers 873-875, où le parasite annonce en trois points la bonne nouvelle, et aux vers 879-881, où Hégion se fait répéter les trois points, dans le même ordre, comme n'ayant rien appris de plus. Elle est donc postérieure aux vers 882-886, qu'une étroite logique lie soit entre eux, soit avec le groupe précédent 879-881. Elle doit être antérieure au vers 890, où commence le dénouement particulier de la scène, c'est-à-dire où Hégion se décide à croire le parasite (et, bientôt, à aller au devant de son fils).

Entre les deux points limites ainsi déterminés, il y a un groupe indivisible de trois vers, 887-889. La lacune doit être située ou juste devant ou juste après, c'est-à-dire avant ou après les *italiques* de l'extrait ci-dessous :

Abi in malam rem; ludis me. — Ita me amabit sancta Saturitas,
 <H>egio, quae (mss. itaque) suo me semper condecorat cognomine,
 Vt ego uidi <eam>. — Meum gnatum? — Tuum gnatum et genium meum. —

- 880 Et captiuom illum Alidensem? — Ma ton Apollo. — Et seruolum
 Meum Stalagmum, meum qui gnatum sur[r]ipuit? — Nac tan Coram. —
 Tam cito... (mss. Jam diu) — N<a>e tam Pr<a>enestem. — uenit? — N<a>e tan Signeam. —
 Certon? — N<a>e ton (mss. tam, tan) Frusinonem. — Vide sis... — N<a>e ton Alatrium. —
 Quid tu per barbaricas urbes iuras? — Quia enim item asper <a>c
- 885 Sunt, ut tuum uictum autumabas esse. — V<a>e aetati tuae! —
 Quippe quando mihi n[on] credis, quod ego dico sedulo.
Sed Stalagmus quoniam (mss. -us) *erat tunc natione* (mss. -nis), *cum hinc abeit* (mss. abiit)?
Siculus (mss. -ius). — *Em* (mss. et) *nunc Siculus* (mss. -ius) *non est; Boius est, Boiam terit.*
Liberorum qu<a>erundorum causa, credo, ea (mss. ei credo) *uxor datast.* —
- 890 Dic, bonan fide tu m[on] ist<a>cc uerba dixisti? — Bona. —
 Di immortales, iterum gnatus uideor, si uera autumas. —
 Ain tu? dubium habebis etiam, sanct[us] quom ego iurem tibi?
 Postremo, Hegio, si paruom (mss. -am) iuri iurandost fide (mss. -em),
 Wise ad portum. — Facere certumst (mss. -unst, -um est). — ...

Les vers 887-889 suivaient-ils ou précédaient-ils la lacune? Remarquons d'abord qu'ils peuvent ne pas appartenir à la rédaction primitive des Captifs. Le calembour sur *boia* « carcan » ne provient certainement pas de l'original grec; il a d'ailleurs pour raison d'être un désir de faire entrer dans la pièce, par raison d'« actualité » à coup sûr, le nom des Gaulois *Boii*, et l'occasion est probablement le triomphe de Nasica sur les Boii en 191 (T. Live 36,40,11). Les trois vers peuvent avoir été insérés après coup soit par Plaute lui-même, soit par un autre que Plaute..

Même dans l'hypothèse de l'insertion après coup, la critique doit supposer à l'enchaînement des idées au moins un minimum de logique. On aura ce minimum si on situe la lacune avant les trois vers. Ayant eu le temps de bien renseigner Héégion sur un bonheur définitif, j'entends la libération de Philopolème et le retour de celui-ci avec le jeune Éléén, le parasite a pu, à loisir aussi, l'entretenir d'une espérance inopinée, aussi douce qu'elle est encore incertaine. On a retrouvé, a-t-il pu dire au vieillard, et on l'amène enchaîné, ton voleur d'enfant; ne va-t-il pas te devenir possible, sur ses indications, de retrouver l'enfant volé lui-même? Là-dessus Héégion a dû demander force explications, et, en réponse, le parasite a dû multiplier soit les détails s'il en connaît (c'est improbable, puisque rien dans la pièce n'annonce ou ne rappelle comment Stalagme est reconnu et capturé), soit au moins des assurances formelles, fondées sur des paroles précises de Philopolème ou de son compagnon. C'est sur Stalagme qu'a dû porter la majeure partie du dialogue perdu. C'est Stalagme qui importe au point de vue de l'action, car le retour de Stalagme va rendre possible le dénouement. On comprend qu'après un tel dialogue, l'auteur, ou peut-être un interpolateur dramatique, prenne ce même Stalagme pour sujet d'une calembredaine d'actualité. Tout l'essentiel étant dit, la plaisanterie ne risque plus d'empêcher de le bien entendre. A la rigueur elle pourrait avoir son utilité, puisqu'une fois de plus elle insiste sur le personnage de Stalagme, désormais lié à l'action.

Supposons au contraire que les trois vers viennent avant la lacune. Une plaisan-

terie visant Stalagme ne sera plus amenée. Au point de vue dramatique, elle ne pourra plus être que froide et nuisible. J'ajoute que, fût-elle du plus irréfléchi des interpolateurs dramatiques, elle attesterait une maladresse invraisemblable. Au moment où, après un abus de drôleries, le parasite revient enfin au ton sérieux (886 : *Quippe quando mi nil credis quod ego dico sedulo*), et où par conséquent le vieillard va prendre en lui un commencement de confiance, il est absurde de compromettre le mouvement de la scène et l'émotion du public par une bouffonnerie si hors de saison.

La lacune des Captifs doit donc être placée après le vers 886. L'étendue en est sans doute, ainsi qu'on l'a vu, de trente et quelques septénaires trochaïques, où il était question de Stalagme à la fin. Les vers du début parlaient de Philopolème ; un de ces vers du début est celui que cite Nonius.
